

BON SOUVENIR DE... MAI 68

Amiel se baisse et voit de minuscules éclats par terre, des petites choses colorées et éparpillées, mosaïque réduite à l'état de poudre et disséminée, petit objet décoratif brisé qu'on ne peut plus prendre en main. Les éclats resteront là, toujours aussi brillants, toujours aussi insaisissables, et il est presque honteux de repenser à Mai 68, un moment fini mais qui étincelle, Mai 68 qui, comme tout événement, important ou non, se lit par à-coups, selon la qualité ou la position de chacun, en fonction de sa vie et des aléas qui la constituent. Libre aux historiens de tenter une synthèse après avoir effectué les choix qui leur semblent bons, c'est sans doute leur travail... Mais, pour l'heure, Amiel se trouve en face de son histoire personnelle, ou plutôt d'un fragment de cette histoire, il est tributaire de la conscience qu'il a des choses, tributaire de ses intérêts, de sa mémoire, de ce qu'il lui est permis de penser ou de ne pas penser, de ce qu'il veut dire et de ce qu'il veut cacher, de ce qui lui semble intéressant par les empreintes qui en sont restées en lui et de ce qu'il pense être du ressort d'autres que lui, tributaire de ses rêves ou de ses attentes, tributaire de son attirance de toujours pour les mots et la poésie. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir des velléités d'objectivité tout comme des moments de lyrisme, des accès d'introspection et de douteuses analyses politiques. Il a participé à un moment historique comme tant d'autres, il s'était alors senti faire un peu plus cap vers lui-même, il croit se souvenir que cette coupure avait un caractère de nécessité. C'était une période où il avait l'impression de rester à la porte de ce qu'il aimait, où il cherchait une entrée, une clef, un sésame, il ne savait pas comment s'y prendre : il adorait certaines œuvres de Delacroix ou de Kandinsky ou de Braque, ou les fresques romanes de Tavant, ou le tympan de Vézelay, ou tel passage d'Eschyle ou de Rousseau, ou *Métastasis*, ou les *Concertos brandebourgeois* ou la sonate *Appassionata*..., et il aurait voulu découvrir un accès plus décisif, raisonné et sensible, à tout cela. Pour commencer, il se contenterait de comprendre un peu mieux Vézelay, et ne peut qu'embarquer portail et sculptures dans ses vertiges poétiques.

Poème d'Amiel, mai 1968 :

*À la Mort À la richesse déshonorée
Au soleil disparu
Aux richesses Lueur des mains mourantes
Tu dérouleras le catafalque sans pudeur
Les voix maléfiques Les griseries aux saveurs moites
Mirages sans la nuit il y a des jours qui n'ont pas existé
Pour les jours impossibles Pour les gestations criminelles
Pour les fleurs Pour tous les chemins du silence Je mettrai un cierge pour tous les
temps et pour le ciel
Elle sera brûlée mon âme
Et tes mains À qui les voueras-tu*

Amiel n'a rien d'une tête politique ni d'un militant, mais, dans les années 60, alors qu'il était bien jeune, il s'est tout de même passionné pour les événements tragiques qui, de plus ou moins loin, fabriquaient son univers : la misère dans le tiers-monde, la guerre

d'Algérie, la guerre du Vietnam... Il était horrifié par les conséquences visibles de la guerre d'Algérie, déplacement de populations, souffrance, incompréhension et même haine, il avait du mal à comprendre l'acharnement des grandes puissances, comme on dit, à utiliser le Vietnam comme lieu de leur affrontement meurtrier. Et, face à ces horreurs, il se sentait démuné, pour ainsi dire désespéré.

Mais parfois, de manière plus ou moins consciemment illusoire, il percevait une lueur, une raison qui semblait pouvoir enjamber les tristesses, par exemple la grande exposition des 85 ans de Picasso au Grand-Palais, entre la fin 66 et le début 67 : avec quelques camarades, ils s'étaient acheté d'avance toute une série de tickets et avaient pu y aller autant qu'ils voulaient. C'était un retour aux sources que le Grand Palais, où on avait vu le salon des Arts Ménagers ou de l'Auto, montre à nouveau de la peinture. Picasso : trop de bleu ou trop de rose comme autant de paroles sur les choses, angles droits et petits arcs pour recadrer le réel, masques accrochés à des femmes pour créer un monde multiple, danse des couleurs qui semble dialoguer avec les corps, personnages en fragments auxquels leur autonomie donnent des possibilités inattendues, variations sur des grandes œuvres du passé, esquisses et folies caricaturales. Amiel n'en finit pas de regarder, de comparer, et d'échanger, car c'est l'occasion de rencontres, l'occasion de questions qu'on se renvoie, d'une personne à une autre, d'un temps à un autre, de soi-même à soi-même. Amiel avait eu l'impression qu'il devrait s'initier à quelque chose comme l'au-delà de la peinture qui serait l'essence de la peinture, il se sentait prendre les habits d'un fou mystique de la peinture mais qui ne pourrait rien attraper, qui essaierait en vain d'agripper de mouvants miroitements.

C'étaient des heures de doute, de bonheur peut-être, qui l'avaient changé de l'ennui du lycée, du conformisme qui y tenait le haut du pavé, des contraintes qu'il fallait y subir. Évidemment, le lycée avait une autre allure après le bac, il y avait les discussions outrancières avec les camarades : certains étaient des fervents d'Althusser et de sa reconsidération du marxisme, d'autres de Heidegger revu par Beaufret, d'autres de Foucault qui venait de publier *Les mots et les choses*, d'autres de Barthes déjà auteur des *Mythologies*, d'autres de Lévi-Strauss et de *La pensée sauvage*, mais Amiel, fort impressionné par le structuralisme, restait attaché à Socrate ou Parménide et plus encore à Julien Gracq, attitude qui était vraiment du plus mauvais effet. Mais tant pis, il aimait, tout en lisant, accéder à quelque avant-poste ou promontoire, voir les lieux et les paysages et les gens et tout ce qu'il n'en attendait pas, il aimait arpenter les quais, se sentir en partance, il pénétrait dans une version comme en *italique* du monde, dans des failles trop dangereuses, trop aiguës.

Amiel avait la perspicacité de reconnaître que le lycée, et notamment un professeur d'histoire esthète en son genre, lui avait permis de prendre contact avec l'art et l'architecture. Il avait passé tant d'heures à estimer les mérites respectifs de l'art roman de Bourgogne, du Languedoc ou d'Auvergne, sans parvenir à une conclusion acceptable. Quelques condisciples partageaient cet engouement et c'étaient des discussions sans fin, pédantes, dérisoires, mal étayées mais si sincères, si vitales : ils n'en finissaient pas de sonder les raisons d'adopter telle ou telle position. Amiel se sentait vraiment redevable envers l'école de la République, il lui devait ce trouble et cette recherche d'une clef qui le hantait.

La faculté de Nanterre, le métro, le train et le train, c'est très loin ! Amiel est songeur, Nanterre ne peut décidément être qu'une annexe géographique du Quartier latin, Amiel sait très bien pourquoi la transplantation à Nanterre n'a pas pu fonctionner : si les pelouses y sont agréables, plus avenantes que celles du jardin du Luxembourg, et si les visages n'y sont apparemment pas différents, il n'y a pas où se promener, où partir, partir pour revenir, où voir d'autres gens, tout cela était si évident. Les frères Chauliat, les architectes du campus de Nanterre dont personne ne se rappelle leur affection pour la standardisation, l'industrialisation et la typification, dont personne ne garde le nom en mémoire, n'ont probablement pas songé une seconde au monstre qu'il concevait : tant

pis pour eux, tant pis pour les usagers des lieux... Amiel pense à un choix architectural symptomatique de leur inconséquence, les escaliers, placés en cœur de bâtiment et écartés de toute lumière naturelle. Ce sont des cages refermées sur elles-mêmes, le contraire de la communication que doivent porter les espaces de circulation : à chaque fois que quelqu'un les emprunte, il est non seulement arraché au monde environnant mais à toute pensée d'un échange possible, il se sent bloqué dans un tombeau dont les résonances n'iront jamais jusqu'au monde des vivants.

C'est l'exil, mais c'est la règle. On ne connaît pas cette lointaine banlieue au goût de bidonvilles. Se retrouver face à la misère, ce doit être une expérience, oui, se retrouver face à la misère... Ah les exilés de Nanterre, étudiants contraints pour des raisons de sectorisation de s'inscrire à Nanterre ! La Sorbonne est inaccessible, c'est le vieux Paris, un monument endormi dans sa gloire, et tout proche de Saint-Séverin, de Saint-Julien-le-Pauvre. Il faut vivre, vivre, abandonner Nanterre de temps en temps et aller vivre à Paris, aller respirer à Paris. Nanterre-la-Folie : tout le monde en plaisante, tourne en dérision le nom de cette gare. On marche beaucoup à Nanterre, d'un hall à l'autre, d'un bâtiment à l'autre, d'un département à l'autre : ce sont des entités qui semblent autonomes, chaque bâtiment est désigné par une lettre : A, B, C, D, E... Mais l'université est un mystère dont les arcanes sont dans les hauteurs, car c'est dans le bâtiment B, dans la tour administrative, tout en haut, que se trouve la salle du conseil, c'est un mythe peu enthousiasmant. Marcher, marcher, déambuler, on passe son temps à arpenter la longue galerie, d'un hall à l'autre, d'un bâtiment à l'autre. D'un bâtiment à l'autre, tout se ressemble, les couloirs se ressemblent, les salles aussi, et les bureaux où les gens ne doivent pas être les mêmes. Les couloirs de l'université devraient être comme les arbres qui s'écartent lorsque revient de son long sommeil la belle au bois dormant, antichambres délicatement illuminées, la galerie des glaces en douceur, où l'on s'endormirait sans le vouloir et où des demi-dieux devraient savoir conduire les fidèles de la culture vers la boîte secrète contenant les clefs de la compréhension. C'est ainsi qu'Amiel s'amusait, avec son camarade Albert, à imaginer que la répétition des couloirs et des halls était une feinte pour dissimuler les effrayants avatars d'une incroyable, fiévreuse et diabolique, boîte de nuit.

La faculté est loin de tout, c'est-à-dire loin de Paris ; elle n'est pas loin des bidonvilles : un grand bidonville d'un côté, un bidonville de l'autre, des lieux à part, des lieux fermés, c'est un autre monde, une ville miteuse, une ville réservée dont, de l'extérieur, on voit quelques rues et des gens affairés, quelques-uns de ceux qui, par milliers, vivent là. Les rues y sont des chemins de terre, des sortes de pistes, certains étudiants y vont, ce sont des privilégiés, ils vont faire de l'alphabétisation, ils ont une mission qui leur permet d'entrer dans le lieu interdit, ce sont des gens importants, Amiel les sent importants, il ne sait pas comment ils ont réussi à se faufiler dans ce lieu interdit, ils ont une incroyable chance. En bordure du bidonville, à côté de l'entrée, un restaurant à couscous, il peut se l'autoriser une fois de temps en temps, ça change du restau U. Pas si mal le restau U, mais il faut faire la queue dans les escaliers, c'est long, c'est long. Alors, aller de temps en temps au restaurant à couscous et parfois avec un professeur progressiste et attentif, c'est reposant. Amiel éprouve une sorte de soulagement à pouvoir se trouver au moins pas trop loin du bidonville, il aimerait avoir la force de briser l'interdit, il se dit que, un peu plus tard, peut-être...

Stockhausen dans un des amphis de Nanterre, Amiel avait bien aimé le contraste entre son côté bon-enfant et sa musique terrible. Stockhausen était là en ami et le faisait savoir mais Amiel, si pétri de musique romantique ou beethovenienne, était un peu abasourdi. Abasourdi mais heureux.

Et puis le *Living Theatre* dans un grand amphi de Nanterre, les figures étonnantes de Judith Malina et de Julian Beck qui profèrent des messages radicaux. Immobilité et répétition puis brusquerie du mouvement, déferlement dans la salle, les acteurs se précipitent vers les spectateurs, ce n'est pas un contact, c'est une intrusion suivie d'un

retrait à peu près aussi rapide. Un cri repris et répété : Seventeen Seventy Six, Seventeen Seventy Six, Seventeen Seventy Six, en appuyant fortement sur la dernière syllabe, comme à l'église mais avec violence. Cris et incantation, le cri vient de tous les coins de la salle. Des comédiens dispersés partout dans la salle vient le même cri, la même date, ils ne sont pas à l'unisson, chacun reprend le cri de l'autre qui le reprend lui-même et ainsi de suite, cri chargé de la force que lui a donné l'autre, que lui ont donné les autres, cri répété, changé, modulé : tous ces cris effraient Amiel : que veulent-ils dire de si terrible ? Que le pays le plus riche du monde ne sait plus rien des fondements de sa naissance, qu'il se parjure, qu'il a perdu sa dignité démocratique ? Conscience hypnotique du déclin, ces comédiens lui font peur, c'est comme s'ils étaient morts, comme s'ils transportaient les cadavres de leurs camarades morts de douleur, morts de conscience, ce sont des corps raides. Ce n'est pas un mot d'ordre comme dans une manifestation, c'est un cri, l'indépendance des États-Unis jetée, jetée et jetée face à la guerre du Vietnam : ce n'est pas une déploration, c'est l'acuité de la conscience qui s'affirme avec la force répétée d'un cœur qui bat, pulsions de la vie élémentaire mise au niveau d'une conscience de plus en plus aiguë. La répétition pour aller plus loin, pour ne pas pouvoir revenir en arrière. Amiel se demande comment il peut intégrer cette grande célébration à ses réflexions personnelles. Dans l'ombre du grand amphithéâtre, dans la nuit du théâtre, Amiel voit ce qu'il n'oserait pas même en rêve, une explosion, ce qu'ils font ne le tente pas, ils lui donnent l'idée confuse de ce qui le tenterait, s'il osait : un autre monde possible, un monde où chacun s'adresserait à chacun, où chacun parlerait à cœur ouvert de ce qui le préoccupe, ce n'est même pas un désir c'est un mirage sans support réel. Une figure quasi angélique passe dans les hauteurs, dans l'ombre, et Amiel ne sait pas si les spectateurs ont le bon corps pour percevoir le passage de l'ange, peut-être n'y a-t-il pas d'ange parce qu'ils ne savent pas vraiment être là. Peut-être l'ange est-il une jeune femme dotée de tous les stéréotypes de toutes les femmes de tous les temps et qui s'adresse à lui et qui lui confierait les coordonnées de la cache où se trouve la clef mystérieuse. Les ténèbres de la salle reprennent des couleurs : les acteurs sont-ils des saints qui apportent la bonne parole, sont-ils des prophètes, sont-ils des gens qui parlent à des gens ?

Poème d'Amiel, mai 1968 :

*Faire-part et chroniques
Les choses du temps Les choses perdues
Un soir Un matin Une fois
Relire redire Prêter les mots aux choses
Et puis
Quitter les commandes*

Cinq jeunes avaient été arrêtés à l'occasion d'une manifestation contre la guerre du Vietnam, ébullition, un gros groupe d'étudiants de Sociologie et Philosophie notamment en vient à occuper la salle du conseil, tout en haut du bâtiment administratif, pour protester ; et de la protestation ils passent à une réflexion politique générale. Cela se passe le 22 mars 1968, ils prennent le nom de mouvement du 22 mars. Amiel est au courant dès le lendemain, son ami Grandgilles y était. Amiel est assez réjoui de ce pied-de-nez très combattif envers le pouvoir établi.

Reste l'attrait de Paris, l'attrait du Quartier latin, les librairies, les cinémas, le grand îlot de la Sorbonne, ou les Thermes de Cluny, comme un espace hors la ville, ayant échappé à l'ordre de la ville, terrain vague, arbres drôlement rangés, morceaux de monuments anciens détachés de leur place originelle. Les Thermes de Cluny sont un centre vide, le vide autour duquel tout tourne. Le Quartier latin ou le mythe de la liberté perdue : on ne peut y venir que frauduleusement, si on peut dire. Et Amiel ne manque pas d'y errer à la recherche du rocher sur lequel frapper son bâton.

En ce début du mois de mai, Amiel n'était pas en forme et voulait se distraire, il se promenait peut-être rue de Seine ou rue Mazarine ou bien rue Saint-André-des-Arts, il entendait une clameur et des bruits bizarres, inhabituels mais assourdis, quelque chose devait se produire à quelque distance des rues où il se promenait, il aurait pu savoir, il lui aurait suffi d'un peu de lucidité mais il n'était pas en forme, il n'avait pas envie d'être lucide, il y avait une clameur, mais pour lui, elle était indistincte, assourdie, lointaine, indéchiffrable, hors de ses perceptions possibles. Il voulait de l'air frais, se revigorer, il voulait un apport de plaisir et il entra dans une galerie, attiré par une série de photographies bizarres : ce devait être une histoire, Amiel eut envie d'une histoire nouvelle et inconnue, propre à l'arracher à ses idées noires. Une fois la porte de la galerie refermée, la clameur s'éteignit et il se donna littéralement aux aventures du Mystérieux Alexandre, l'ami de l'humanité déçu par l'humanité. Dans une jungle refabriquée, dans un monde en déclin, dans une métaphore paysagère de l'horreur du monde, le héros de la fiction, celui qui est revenu de tout, s'enlise dans des chemins qui tournent et retournent sur eux-mêmes, il est pourtant jeune, il serait séduisant s'il le voulait, quelqu'un se moque de son nihilisme, l'installe sur une estrade en plein milieu d'une pièce d'eau concoctée pour l'occasion, et il péroré, il se nourrit de ses propres discours, dit son désespoir, poseur tout de même, et se tire finalement une balle dans la tête mais le pistolet n'était pas chargé. Cette étrange suite de photographies est l'acérbe critique, et cruelle, d'un intellectualisme détaché de la sensibilité au réel, critique bien désagréable, bien injuste, mais qui, par un incroyable retournement de situation, finit par rendre sympathique l'objet de ses sarcasmes, le héros revenu de tout. Le Mystérieux Alexandre, parti dans des chemins de traverse, s'essayait à vivre, parti à la recherche de la femme aimée ou plutôt de la femme à aimer, se surprenait, dans son mal-être impossible à refouler, à tendre des pièges à la première venue comme si elle avait été un délicieux petit animal de compagnie brusquement revenue à la sauvagerie. « Je saurai donc l'acclimater à mon fervent amour, elle acceptera l'offrande de ma personne, elle sera, elle, la première à se réjouir d'avoir été piégée » se disait-il. Aglaé se mit à rire frénétiquement, elle prit le Mystérieux Alexandre par le collet, si fortement qu'elle le lui arracha, qu'elle lui arracha sa chemise et tous ses vêtements et qu'il se retrouva piteusement nu : il avait cru mettre la main sur elle et c'est elle qui avait tout décidé ! Il tremblait, il tremblait, il voulut se réchauffer contre elle, elle l'accepta comme son dernier petit jouet, et elle joua avec. Elle l'entraîna dans les prés, dans la vallée, et entre deux collines, elle le jeta dans l'herbe puis ferma la porte : la nuit venant, personne ne saurait la suite de l'aventure. Amiel, sans savoir pourquoi, était particulièrement ravi de cette fin dans le noir.

Amiel s'ennuyait, non, ce n'est pas de l'ennui, ni de la mélancolie, ni de la dépression, Amiel pensait parfois que l'état dans lequel il était ne devrait pas durer, l'horizon lui semblait bloqué : marcher, marcher, pour aller où ? Ces études-là, à Nanterre, pour en faire quoi ? Quelle relation réelle avec la vie ? Ces études-là permettraient-elles de comprendre, au moins un peu, ce que c'était que vivre ? Lui permettraient-elles de venir à bout de sa hantise ? Amiel voulait vivre et comprendre, et il ne savait pas comment s'y prendre, il ne parvenait pas à se poser les questions qui l'auraient mis sur la voie. Se raconter des histoires entre amis, se construire un récit ironique, caricatural, dérisoire d'un avenir évidemment impossible : ce serait dans une société miniature où chacun respecterait chacun, où le bonheur serait la règle, on chanterait, on danserait, on s'amuserait et on regarderait un oiseau ou une fleurette interminablement, méditation aussi interminable que délicate, dans la douceur de sentiments partagés parce que ça n'aurait pas de sens de ne pas partager. Mais Amiel savait que tout cela était impossible, c'était une rêverie, un mirage d'herbe verte dans un paysage de ruines calcinées. Il faudrait prendre des mots et les malaxer et en tirer une essence idéale qui donnerait les clefs de la vie. Oh pas comme cet écrivain en gestation déjà avancée qui promenait sa mèche parfois dans les couloirs de la faculté avant de s'en aller au volant d'une pimpante petite voiture, il se disait rebelle et déjà s'était acoquiné à un cercle littéraire prometteur et a si bien réussi et ne soupire alors qu'après

ses lauriers à venir... Amiel ne pense pas aux cénacles, il voudrait fabriquer de la vie et il ne sait pas le faire : souffrance de cette incapacité, douleur, douleur et douleur.

Amiel n'est pas exactement à la recherche de l'âme sœur, il veut que la vie lui soit une sœur, une sœur qu'il cajolerait et qui poserait la tête sur son épaule, et il resterait longtemps immobile pour ne pas la brusquer. Arpenter les longs couloirs dans Nanterre la lointaine. Nanterre, c'est un point où il faut aller et d'où il faut partir, ce sont des couloirs à arpenter, ce n'est pas un lieu. Il se souvient d'une jeune fille, casquette à la Gavroche, cheveux relevés presque complètement cachés dans le renflement de la casquette, l'œil trop vif, en discussion aiguë avec sa copine aussi garçonne qu'elle, elles forment un tandem parfait auquel il n'ose pas jeter un regard trop appuyé comme s'il aurait pu brouiller les relations métaphysiques entre la Sainte Vierge et sa cousine ! Il les voit partir bras dessus bras dessous, vie ironiquement liée dont il ressentait l'appel comme une brûlure réitérée. Ces jeunes filles étaient-elles en possession de la clef qu'il recherchait ?

Poème d'Amiel, mai 1968 :

*J'avais des mots pour parler
Les mots je ne sais plus où ils sont
Les choses sans douceur Les choses sans éclat
J'avais cru au délire et aux mains pleines de chaleur
Les aurores sont fanées
Glissent des parfums sans éternité
Les mains qui s'ouvrent au vent
Les mains sans chair des souvenirs disparus
Je montrais du doigt le soleil
Le soleil est noir et le ciel est noir
Et ton âme et mon âme je ne sais plus*

Amiel songe aux aventures de la cité universitaire de Nanterre et à l'étrange interdiction faite aux filles de recevoir des garçons dans leur chambre : il faut croire qu'elles n'y étaient pas chez elles, ou qu'un règlement supérieur leur arrachait la pleine jouissance de leur personne : il était effaré de cette guerre menée contre la liberté la plus modeste. L'année passée, un groupe d'étudiants avaient eu l'audace de braver cet interdit quasi monacal, Amiel se sentait loin de savoir, lui, comment en arriver jusqu'à ce genre d'action à la motivation évidente, mais cela lui avait semblé plus que légitime : le bâtiment B de la résidence universitaire, le bâtiment des filles, n'était tout de même pas une forteresse de la vertu imposée ! Amiel voyait les choses de loin, il se sentait solidaire de loin.

Amiel voyait le monde, y compris ce monde qui l'entourait, comme sur un écran, et il serait assis dans le noir, dans la salle, ému, tellement ému mais ne faisant pas un geste. Revoir le film une fois, deux fois, jusqu'à épuisement de ses facultés d'attention, revoir *La Sorcellerie à travers les âges*, ce film de Christensen, ce vieux film de 1922, cette suite d'images documentaires autant que fantasmagiques : ce sont des pauvres femmes qui sont contraintes d'avouer des sabbats invraisemblables, de les détailler, de donner d'impensables précisions pour arrêter la torture qu'elles subissent et dont elles sont encore menacées, cependant que les bourreaux, inquisiteurs impitoyables, se vautrent dans les imaginations malades que les prétendues sorcières ont dû exhiber à leurs oreilles. Les bourreaux ont réussi à mettre devant eux et hors d'eux leurs propres obsessions, ils libèrent des chapelets de pulsions tout en conservant leur position de garants de la morale. Déchaînement que le cinéaste offre aux spectateurs, déchaînement qu'il a arraché aux brutes et auquel, par l'âpre beauté des images, il donne une existence totalement nouvelle : lorsque l'horreur transformée en nécessité éthique est mise, beaucoup plus tard, en face de la conscience et devient, par les sortilèges de l'art, un puissant moteur de libération.

Dans l'ombre dans la nuit, visages émaciés, secoués de soubresauts, les corps tournent et dansent autour de violents brasiers dont on n'arrive pas à comprendre quelle force peut les entretenir à une telle intensité : l'ombre, vibrante de tant de peurs, et la lumière qui se projette et dont les éclats, parfois, brisent l'ombre, et les visages, se dédoublant, laissent apparaître leur for intérieur, c'est un bouleversant éclair, une transfiguration inattendue. Les servantes viennent fournir la sorcière en fagots, elles ont partie liée avec la mort, tirent leur force de la mort, puis la sorcière prépare un philtre à l'intention d'un moine qui transgressera tous les tabous et deviendra l'étalon le plus exigeant, une femme fait signe à une autre et Satan fait signe aux deux, Satan horriblement attirant, affreux à voir et attirant, devant le bûcher omniprésent préparé pour la pauvre hystérique diabolisée. Le rapprochement entre procès en sorcellerie et angoissants troubles mentaux du temps présent brouille la chronologie : s'il n'y a plus de décalage absolument perceptible entre les époques, si la sorcière était une hystérique, et si l'hystérique de 1922 aurait été considérée comme une sorcière au XVI^e siècle, on va continuer à vivre en présence de ce corps nu, cette femme allongée, de dos au-devant du feu, cette femme prise entre ombre et lumière, dessinée par un trait de lumière qui la cerne, qui la nimbe, alors que le monde alentour, le brasier et les branches en ombre chinoise laissent voir un rituel qu'il faut bien dire endiablé, et la femme est belle, tellement belle et comment résister à cette beauté ? C'était peut-être cette femme de 1922 qu'Amiel cherchait mais elle a déjà disparu, il aurait su l'accompagner, il aurait su comprendre ses larmes, ils auraient pris, ensemble, un chemin inconnu et auraient découvert tant de secrets cachés. Sans elle, sans cette image si vite disparue, Amiel ne saurait pas tenir bon face à la vie, aux traumatismes, à la société, à cette société : il lui prend la main et ils se rencontrent, ils sont dans un espace intermédiaire entre l'écran et la salle, un espace inassignable, c'est un rêve partagé, une lecture qui se continue après que le livre a été officiellement refermé.

Le 2 mai, le cours du professeur d'histoire René Rémond ne peut se tenir puisque cet amphithéâtre de Nanterre doit accueillir une journée anti-impérialiste. Les choses ne se passent pas très bien entre le professeur et les jeunes. D'autre part, une contre-manifestation d'extrême droite est annoncée. Le doyen Pierre Grappin décide de fermer la faculté de Nanterre. Les contestataires, comme on dira, ont perdu leur lieu de parole, il leur faudra en retrouver un.

En ce 3 mai, il doit être cinq heures de l'après-midi ou un peu plus tard, le boulevard Saint-Michel est bruyant de cris et de clameurs : des jeunes gens, de temps en temps, reprennent le slogan : « Libérez nos camarades, libérez nos camarades ! » Amiel arrive depuis le quai et pensait traverser le boulevard Saint-Germain. Les policiers sont là, côté Seine, Amiel se retrouve du côté des policiers qui attendent, ils ne sont pas tranquilles, il les voit de très près, policiers et camions de police, c'est un mur dont il voit la force et les faiblesses. Il avait entendu les informations à la radio, il savait que nombre d'étudiants, notamment de la faculté de Nanterre désormais fermée, avaient porté leur action à la Sorbonne bientôt encerclée par les policiers, il considérait avec sympathie cette transhumance : ayant participé à plusieurs réunions et meetings à Nanterre, il avait aimé ces sursauts de santé, de mouvement, de révolte qui lui faisaient envie, il regrettait de se sentir à distance...

Amiel était topographiquement du côté des policiers, c'était une position sans risque et, d'un coup, comme par un réflexe d'affinité nécessaire, il se sentit prendre la décision qu'il fallait passer le pas, qu'il fallait aller de l'autre côté, il le sentit au moment où il s'avança, dépassa les policiers, franchit la zone de no man's land pour se retrouver, avec une certaine fébrilité, du côté de ceux qui étaient naturellement ses camarades. C'était à la hauteur des Thermes de Cluny qu'Amiel connaissait bien et qu'il ne reconnaissait plus. Le jardin des Thermes est bien là mais, vide de tout promeneur, semble abandonné, on en a fermé les grilles en cette occasion. Au loin on peut voir le portail provenant de l'église Saint-Germain-des-Prés, n'ouvrant sur rien. Amiel pensait aussi aux quelques dalles en contrebas du jardin, dont on dit qu'elles datent du temps de

Philippe-Auguste, on ne peut pas y marcher, on ne peut même pas les toucher mais elles sont si lustrées qu'on croit tout de même les avoir sous les doigts quand on les regarde.

Et, tout près du pavé de Philippe-Auguste, le boulevard Saint-Michel. Amiel le trouvait plus large que d'habitude, on prenait la mesure de sa largeur parce que les jeunes gens aux côtés desquels il se trouvait désormais devaient veiller à le protéger tout entier. Violences, grenades lacrymogènes et charges policières, il fallait se replier un peu et revenir vivement après regroupement. C'était une petite guerre, petite mais aussi sale que toute guerre, et même avec une motivation particulièrement juste chez les manifestants. De l'autre côté, le pouvoir se faisait représenter, se faisait défendre par sa police : quel déséquilibre insupportable ! Amiel ne supportait pas ce déséquilibre, il en était malade, il en devenait presque enragé jusqu'à participer à la défense active face à ces ennemis qui n'étaient pas les vrais ennemis, qui n'étaient que des sortes de mercenaires, des mercenaires fonctionnaires. On criait : « CRS SS, CRS SS ! » Ah, la belle allitération, ça tombait bien ! Amiel comprenait le cri, il voyait la violence des policiers, et il détestait ce cri, il détestait cette allitération. Solidaire, absolument solidaire et absolument à distance, mais il resterait là jusqu'au bout ! Des heures d'avancée et de reculade, des heures de projectiles et de barricades improvisées, sans la moindre technique, les yeux usés par les gaz lacrymogènes, et parfois courir en aveugle sans pouvoir soulever les paupières. Et puis tristement reprendre le métro, à quelque distance de la fin de la manifestation, pour éviter tout contact avec les policiers présents un peu partout. Mais pourquoi, pourquoi ceux à qui nous avons quelque chose à dire ne viennent-ils pas en discuter directement avec nous ? Sommes-nous des brutes et eux des anges ? Les beaux anges que voilà : pour préserver la délicatesse de leurs mains, ils ont les pauvres pattes des policiers qui ont pris l'habitude d'en rajouter, pour être bien notés, sans doute, qui ont pris l'habitude de se défouler misérablement. Bien notés, ils le seront ! Qu'il le veuille ou non, le cher Maurice Grimaud, préfet de police, a pris la suite de Maurice Papon... Quelle tristesse, quelle déception : Amiel n'a plus la force de parler.

Poème d'Amiel, mai 1968 :

*Dans la ville immense
La voir marcher
Elle marche pieds-nus sur le marbre
Laisant aller ses yeux jusqu'au loin
Elle s'est assise sur la pierre
A posé sa tête sur ses genoux
S'est relevée
S'est mise à danser autour d'un bec de gaz
Dans la nuit dans le vent de la nuit
Dans la ville immense*

Un souvenir d'Amiel le samedi 4 mai : conversation avec un voisin. Le voisin lui dit : « Mais ce Cohn-Bendit, c'est un Juif ! » Grand sourire entendu, le voisin pense avoir donné un tour définitif à son raisonnement : premièrement, un Juif n'a pas à s'occuper d'affaires françaises, et deuxièmement un Juif est nécessairement nocif pour la France. En cette grande occasion, le voisin n'a pas hésité à sortir l'artillerie lourde à la Pétain ! Amiel n'en croit pas ses oreilles et ne sait que répondre à un postulat qui n'a évidemment pas besoin de preuves... Le sourire du voisin lui fait mal. Il arrête poliment la discussion, prétendant être fatigué. Et repense à cette lampe à huile en bronze que, un jour, il avait trouvée par hasard au fond d'une armoire. Il ne savait pas ce que c'était, il trouvait l'objet très beau, il aimait les petits arcs et les neuf godets, il s'en enquiert auprès de sa mère, elle lui dit que cette lampe de Hanouka est un souvenir, qu'elle est d'un autre temps, qu'il est bon de la conserver. Il a compris que, secrètement ou non, il était bon de la conserver, il la conservera.

Le lundi 6 mai reprennent les manifestations : occuper le Quartier latin et s'opposer à la répression puisque plusieurs étudiants ont été condamnés pour violences à agents dans la journée de dimanche et que d'autres doivent passer devant une commission disciplinaire. Amiel entend en lui les mots de l'un d'eux : récusation de ses juges universitaires, professeurs mués en CRS, conscience de défendre les libertés, droit aux études, et conscience de défendre leur métier de professeur, leur mission d'éducateur et leur propre dignité. Il faut être au Quartier latin puisque Nanterre est fermée. Amiel y va par devoir civique. Il faut courir, se réfugier, avancer, reculer. Il se rend compte qu'il connaissait mal le Quartier latin. Parfois, la visibilité est réduite, les policiers peuvent apparaître brusquement, Amiel sait maintenant prendre des précautions.

Le mardi 7 mai, la manifestation sort du Quartier latin pour aller rive droite avant de revenir rive gauche. Vers midi, le cortège passe vers les Halles. Amiel peut acheter un casse-croûte au pâté. Il y était venu bien des années avant en famille mais c'était pour trouver des victuailles fraîches, il avait été impressionné alors par les grands pavillons qui donnaient le sentiment d'une ville de ferraille dans la ville de pierre, et puis les grandes ouvertures des pavillons étaient en rupture complète avec les immeubles environnants, il n'avait pas de raison particulière de prêter attention à l'architecture mais il y avait des contrastes si forts qu'il n'avait pu y rester indifférent. Et voilà que, désormais, il est devenu un véritable usager des lieux : c'est donc avec beaucoup de concentration qu'il croque dans le casse-croûte, un fort bon casse-croûte ! Il a perdu ses quelques camarades dans le feu de l'action, et il se rend compte que, seul, il est un peu désorienté, il en éprouve presque de la honte, il n'a jamais fait trop attention au raccordement des quartiers de Paris les uns avec les autres : la manifestation est donc très instructive.

Retour au Quartier latin, les policiers chargent sans qu'on s'y attende, ils poursuivent les gens, on ouvre n'importe quelle porte et on se précipite dans la cage d'escalier, on monte le plus haut qu'on peut, on attend puis on redescend. Les grenades lacrymogènes tirées à hauteur de visage sont insupportables : comment résister ? Certains proposent de s'enduire le visage et les yeux de citron. Et lorsque les rues forment des angles aigus, il faut vraiment se méfier des charges intempestives. Au coin de la rue de Seine et de la rue de Buci, il faut apprécier la situation et réagir tout de suite, et pendant qu'Amiel scrute l'angle, un coup violent sur la tempe l'étourdit, il court par réflexe et s'appuie contre une vitrine, il se sent vraiment assommé, il se repose. Heureusement, les policiers ont reflué. Il se rend compte qu'il n'a plus ses lunettes sur le nez et se met en devoir de les retrouver. Il demande autour de lui si quelqu'un les a vues par terre. Pas de réponse, tout le monde est bien occupé. Il peut revenir sur ses pas, et, par chance, il les retrouve mais cassées. Il se dit qu'il a sans doute reçu une grenade, ou bien une pierre : cela valait comme baptême du manifestant. Il va falloir arranger cela au plus vite.

Repos forcé le mercredi 8 mai au matin : il faut refaire les lunettes. Longues discussions avec Marie qui se demande elle aussi ce qui va advenir. Puis ils parlent du *Septième sceau* de Bergman, ils l'avaient vu tous deux l'hiver dernier rue Champollion : le chevalier de retour de la croisade doit mourir, la Mort se montre à lui dans sa longue cape noire, lui dit que le moment est venu, il résiste et trouve un moyen de la forcer à un délai, il lui propose une partie d'échecs, elle accepte, ils jouent, le chevalier se prend à espérer, on le sait car il le révèle en confession, mais c'est la Mort qui a pris les habits du confesseur, c'est une traîtresse et elle va pouvoir tout déjouer. Amiel a apprécié la qualité de l'image, les contrastes violents du noir et du blanc, les apparitions, les surimpressions, particulièrement celle de l'échiquier sur les vagues. La qualité du noir et blanc est pleine de la force des aléas de l'histoire. Marie a été troublée par les manœuvres de la Mort et par le destin inéluctable du chevalier qui ne peut lui échapper. L'épouvantable déterminisme qui conduit le film est très lié aux vieilles images de la Mort sur les murs des églises, images tellement puissantes qu'elles ne peuvent permettre qu'une aventure appuyée sur leurs formes échappe à ce qu'elles désignent comme le

destin. Marie et Amiel parlent de la force des images, du jeu d'aller et retour entre récit et formes qui ont partie liée, ce sont des portes battantes.

L'après-midi, manifestation dans le sud du Quartier latin. Amiel y va avec Marie, tous deux remontent la manifestation par les trottoirs pour bouger un peu, parce qu'il y a beaucoup de monde et qu'il est trop ennuyeux d'attendre dans le flot central. Il y a du monde aux balcons, la plupart pour stimuler les manifestants qui, à leur tour, saluent ces encouragements. Amiel a tout de même entendu un autre son de cloche : « Si les Allemands étaient restés, ils auraient su faire respecter l'ordre, on n'en serait pas là ! » Et il ne l'a pas entendu qu'une fois. Cette nostalgie de l'ordre nazi aurait pu le révolter, elle le laissait songeur : il faut croire que la radicalité du mouvement étudiant poussait certains à aller au bout de leur pensée. Amiel se disait que savoir était une bonne chose, qu'il valait mieux voir la réalité en face.

Un rêve d'Amiel, il se voit dans la campagne, dans la tiédeur de l'été, au fond d'une petite vallée reculée, une toute petite vallée, à côté du ruisseau, au bras d'une jeune femme avenante, elle lui sourit et renverse la tête pour prendre l'initiative de s'abandonner à lui, cette initiative le ravit, c'est le moment de la communauté des sentiments, puis ils sont étendus sur l'herbe et regardent le ciel. Les oiseaux, les insectes, le ruisseau et, parfois, des effluves d'humanité lointaine : le plaisir est aussi pour les oreilles, cependant que l'herbe est douce sous la main et que les senteurs viennent avec le vent ou refluent avant de revenir. C'est le jardin d'Eden ! La jeune femme dit à Amiel des mots et des mots, quel bonheur ! Il se sourit à lui-même, il imagine le jardin d'Eden, ils sont dans le jardin d'Eden : les deux acteurs se toiseraient, se considéreraient et auraient presque du mal à se reconnaître. Il se sourit à lui-même car il sait bien que le bonheur serait qu'elle lui dise ce qu'il n'attend pas, et qu'il lui réponde comme il n'aurait jamais pu le faire si elle ne lui avait pas dit ce qu'il n'attendait pas. Le ruisseau prendrait des allures de torrent, l'amour deviendrait torrentiel, convulsions telluriques d'une crue extrême, d'une inondation déferlante, d'une nature en pleine crise, sans qu'on puisse savoir les raisons d'un tel excès. La boîte aux secrets s'entrouvre et se referme, comme si elle battait une mesure incontrôlable.

Poème d'Amiel, mai 1968 :

*Toi comme je t'aimais Et puis c'est elle que j'ai préférée
Ma belle d'aujourd'hui est plus belle que celle d'hier
Ma chère veux-tu que nous parlions d'elle*

*Au revoir au soleil
Au revoir à la plus belle
Pardonne-moi J'ai préféré le chant du rossignol La nuit Le chant du rossignol
Toi comme je t'aimais*

*Le ciel est bleu Je t'aime
Le ciel est gris Je ne t'aime plus
Le ciel est gris Je ne sais plus*

*Au temps du ciel bleu Au temps du soleil Tu étais la plus belle
Les fleurs éphémères on ne les a pas vues se faner
Le ciel est bleu Je t'aime*

*Peut-être est-ce moi qui ai tué le soleil
Peut-être est-ce moi Pour ne plus t'aimer*

*Le ciel est bleu Je t'aime
Le ciel est gris Je ne sais plus*

Le 9 mai, la faculté de Nanterre a été rouverte, mais la fermeture avait radicalement modifié la relation de nombre d'étudiants avec leur lieu d'étude : ces bâtiments si familiers étaient devenus un enjeu, ils n'étaient plus naturellement ouverts, ils pouvaient être enlevés à leurs usagers habituels, et dès lors, délégitimés de leur faculté, les étudiants ne pouvaient qu'être amenés à affirmer leur présence ailleurs, dans un périmètre beaucoup plus vaste. Ce n'est évidemment pas là une construction mentale consciemment développée et logiquement argumentée, c'est un morceau de vie qui peut venir appuyer en secret une réflexion intellectuelle ou humaniste, tant il est vrai que sous les motivations les plus généreuses il y a souvent des renforts qui sont de l'ordre de la vie quotidienne la plus simple, la plus innocente. Certains étudiants avaient été ainsi encouragés à s'ouvrir en personne au monde extérieur et à faire leur l'idée d'une solidarité possible avec d'autres pans de la population. Sortir du partage théorique de valeurs ou d'intérêts pour l'expérimenter le plus directement qu'il soit possible, justement après avoir vécu la perte du « joujou » personnel que constituait la faculté.

Le 10 mai, la manifestation s'annonce très importante. Les contingents de la JCR, Jeunesse Communiste Révolutionnaire, c'est-à-dire quelques centaines de personnes, apportent un soutien logistique, ce qu'on appelle le service d'ordre surtout, et qui permet de canaliser la foule des manifestants. Sont présents les CAL, Comités d'Action Lycéens, les militants de l'UJCML, Union des Jeunesses Communistes Marxistes-Léninistes, qui sont maoïstes ; VO, Voix Ouvrière, et la FER, Fédération des Étudiants Révolutionnaires, trotskistes comme la JCR. Entre Denfert-Rochereau et le Quartier latin, la foule crie : « Nous sommes un groupuscule ! », slogan d'un effet immédiat, en réponse aux propos de Georges Marchais qui, dans le journal *L'Humanité* du 3 mai, stigmatisait « les petits groupuscules gauchistes ». La foule crie aussi : « Nous sommes tous des juifs allemands ! », encore en réponse aux propos de Marchais —« ces groupuscules dirigés par l'anarchiste allemand Cohn-Bendit. »—, si proches de ceux du journal d'extrême droite *Minute* —« Ce Cohn-Bendit, parce qu'il est juif et allemand, se prend pour un nouveau Karl Marx. »

La foule crie aussi : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat ! » C'est que cette manifestation a plusieurs visages. Il y a le visage coutumier de la mise en scène d'une protestation ciblée, celui de la démonstration d'une force contestataire, celui du rejet des pans consuméristes de la société, mais il y a au moins autant le désir, fort inconscient, de créer un lieu de bonheur tout de suite : pourquoi pas au Quartier latin, au cœur de Paris ? Un peu comme, au moment de la Commune, les Fédérés avaient cru pouvoir instaurer un ordre indépendant des Prussiens et des Versaillais de Thiers, comme s'il fallait d'abord exprimer une volonté d'extraterritorialité de principe. « Soyez réalistes, demandez l'impossible ! » disent les murs.

Vers 19 heures, la FER a fini son travail d'exposition et, en escouade quasi militaire, se retire dans ses appartements. Un long chemin a été parcouru entre Denfert-Rochereau et le Luxembourg, et la majorité des manifestants rentre, avec l'idée de revenir bientôt. Mais certains restent, inquiets d'abandonner un terrain qu'ils tiennent et qu'ils redoutent de ne pouvoir réoccuper. Quelle est la perspective politique d'une telle occupation ? Quel avenir, même à court terme, envisagent-ils ? Ils ne se posent pas ces questions : ils ont créé leur jardin d'Eden et ils ne veulent pas en être délogés, c'est d'ordre vital.

Le jardin est entouré par d'importantes forces de police, il faut le protéger. Défaire les grilles des arbres, desceller les pavés, faire une chaîne pour se les passer, utiliser tous matériaux à disposition, et élever des barricades, non pas une barricade en travers de la rue mais plusieurs barricades successives pour entraver l'avancée des forces de police : ce sont des barricades défensives. Un jeune fait signe à Amiel : il faut aussi se servir des voitures pour améliorer les barricades. D'abord les pousser à l'endroit voulu puis les mettre sur le côté pour davantage d'efficacité. Amiel n'avait évidemment jamais

renversé de voiture et puis, ce n'est pas qu'il ait une fascination particulière pour le bien de consommation qu'est une voiture mais des gens ont été à la peine pour la fabriquer, d'autres, en l'achetant, ont cru accéder à une sorte de liberté et, dans notre société, cet usage de la liberté, si contestable qu'il soit, ne peut être valablement attaqué sans une respectueuse pédagogie... Amiel reprend là des idées tout à fait banales mais qui lui semblent adaptées au réel. Nouveau signe, deux autres jeunes attendent qu'Amiel se mette au travail. Il regarde aux alentours comment on fait et s'exécute. Ce n'est pas si compliqué : se mettre en rythme pour effectuer un mouvement de balancier, s'y reprendre à deux ou trois fois, donner un grand coup et la voiture se retrouve sur le flanc, il ne reste plus qu'à passer à la suivante. La facilité de l'opération pourrait la rendre agréable, pourrait donner un sentiment de puissance : détruire aussi facilement, voilà qui pourrait monter à la tête ! Certains éprouvent-ils ce sentiment de toute puissance ? Amiel ne se pose pas la question, et, quant à lui, il le fait par efficacité, sans le moindre plaisir : ce n'est vraiment pas drôle de devoir se protéger de cette manière ! Il arrive que des riverains descendent de chez eux et, dans une triste opération de sauve-qui-peut, se mettent au volant de leur voiture et, les pneus parfois crevés, zigzaguent ridiculement entre les embûches, se fraient tant bien que mal un chemin au milieu des barricades et tentent de sortir leur bien du chaos des rues.

Amiel et Grandgilles sont juste à l'entrée de la rue Gay-Lussac, donc dans un face-à-face proche avec les policiers postés boulevard Saint-Michel. Cette proximité les inquiète. Ils sont à proprement parler à un avant-poste ! Un bienheureux hasard fait que, juste à cet endroit de la rue, sur le côté de la rue Le Goff, il y a un chantier de construction : quelques morceaux de palissades en ont déjà été extirpés. Mais il est tellement facile à un assaillant de balancer ces bouts de bois au loin ! Ils se disent qu'il ne faut pas en rester à une apparence de barricade, à un simulacre de protection, c'est alors que, en furetant de ci de là au milieu des décombres et des matériaux préparatoires, ils tombent sur de gros câbles métalliques : leur religion est faite et, les ayant calmement démêlés, ils s'emploient à les tendre en travers de la rue en les attachant de part et d'autre à des réverbères, et à une hauteur telle que les policiers aient le plus grand mal à les franchir. Voilà qui leur prend un long moment. Autant dire qu'ils besognent sous le regard des forces de l'ordre, comme on dit, et qu'ils ont même l'honneur d'être photographiés en action par un policier chargé des images : ils seront fichés, et alors ? Plus tard, ils auront la satisfaction de reconnaître leurs câbles sur des photographies de l'assaut donné par la police et d'apprécier l'efficacité de leur stratagème : les policiers s'emmêlaient les jambes et devaient pester d'être ainsi retardés par ces deux ahuris. Amiel et Grandgilles ont été de bons petits soldats, ils en ont plaisanté plus tard. Si Amiel repense parfois à cette anecdote dérisoire avec un certain plaisir, c'est qu'elle est significative de ce désir de placer un territoire en dehors des règles stupides d'un pouvoir lamentable, ou peut-être d'une organisation sociale à certains égards bien lamentable. C'est le désir d'exterritorialité. Amiel n'est pas un homme politique, et cette corrélation entre désir et tentative d'efficacité le réjouit comme le réjouirait un chant d'oiseau annonciateur du printemps, ou une porte ouverte sur le jardin d'Eden.

La nuit est longue. Dans un moment de tension, Amiel a perdu de vue Grandgilles et se retrouve donc assez solitaire dans le groupe qui occupe la rue Gay-Lussac. Les voitures de Radio Luxembourg et Europe N°1 sont là, et les journalistes de ces antennes dites périphériques, indépendantes de l'État, permettaient un contact avec l'extérieur, ils étaient affables et toujours prêts à donner un renseignement. Mais Amiel appréciait encore autre chose, c'était le moteur allumé des voitures qui lui permettait de se réchauffer contre une aile avant.

La nuit s'avancait, la nuit froide. C'est vers deux heures du matin que l'ordre d'assaut a été donné. Cela a été très violent. Il fallait s'enfuir. Les occupants n'étaient pas si nombreux, et les policiers ne se contentaient pas d'occuper le terrain, ils faisaient tout pour arrêter le plus de gens possible, brutalement, féroce. Amiel remonte la rue Gay-Lussac, revient sur ses pas, repart, se jette dans les rues qui ne lui semblent pas

encore occupées par la police, c'est un labyrinthe dont, dans l'ombre, le bruit et le chaos, il ne reconnaît rien, il oblique sans doute vers la rue Saint-Jacques, puis vers la rue Pierre-et-Marie-Curie et enfin vers la rue d'Ulm, on lui fait des signes, il y a un brouhaha, il est happé par des bras qui l'entraînent, une petite porte s'ouvre, ils sont plusieurs à entrer, bien accueillis par des élèves de Normale Sup'. Amiel se retrouve dans la chambre d'un pensionnaire qui dormait mais est vite très aimable, il indique à Amiel un fauteuil pour se reposer, Amiel s'assoit. Les murs de la petite chambre sont tapissés de posters politiques, images de Che Guevara à la casquette, affiches anti-américaines, propagande vietcong : voilà des signes non-équivoques d'engagement qui, se dit-il, n'empêchent pas la pratique du sommeil réparateur, il sourit.

Amiel attend le petit matin, il faut que les métros fonctionnent, il faut aussi que la situation semble calme. Il se dit qu'il vaut mieux ne pas retourner vers le boulevard Saint-Michel ou le boulevard Saint-Germain, il part de l'autre côté, discrètement, et arrive place Monge. Il n'y a personne dans les rues en débâcle, il faut quitter les lieux, l'occupation est finie, Amiel repart soulagé de ne pas avoir été pris, bien sûr, mais tristement : les froides contraintes du réel sont dures à supporter, l'occupation est bien finie.

Poème d'Amiel, mai 1968 :

*le soleil m'a dit
m'a parlé
on raconte de vieilles herbes racontent
fanées je ne sais pas
des herbes belles
abandonnées au loin
au large
les charmes incharnés
les mains
pour prendre la mort
la mort à pleines mains
et la déchirer
comme la plus banale erreur*

*menuet nocturne aux lenteurs
le ciel sale
triste
il y a la tiédeur agitée
le doigt aigu ouvre les mystères
jusqu'au fond de la fièvre*

*menuet
au ciel entrecoupé
de chair*

*menuet
pour la ville clouée*

*j'ai vu
entre deux pavés
frissonnant d'amour grand*

*j'ai vu
menuet envoûté de nuit
la ville en la transe
d'amour*

Le 11 mai, Georges Pompidou, le premier ministre, est de retour d'un voyage en Iran et Afghanistan. Beaucoup plus habile que ses ministres et que son président, il essaie de calmer les choses, quitte à faire des concessions.

La très grande manifestation du 13 mai plonge Amiel dans un état de stupéfaction extrême. Il y a quelque chose comme un million de personnes. La Sorbonne a été rouverte. Le monde du travail, la CGT et la CFDT ont senti la force du mouvement étudiant, ils se sont lancés dans une grève générale, ils veulent protester contre la folie brutale du pouvoir. La Sorbonne a été rouverte, il faut y aller, c'est une victoire, l'impossible qui se réalise mais Amiel est groggy, il ne croit pas à ce soudain revirement de situation, il a dans la tête la nuit du 10 mai, les gens pourchassés, aux abois, les violences policières, la traque, les arrestations : et sous ce soleil printanier, après la Sorbonne et le Quartier latin, c'est tout Paris qui demande un changement radical : « Dix ans, ça suffit, dix ans, ça suffit ! » Dix ans déjà depuis le retour du général de Gaulle au pouvoir. De la gare de l'Est jusqu'à Denfert-Rochereau, tout Paris est secoué d'une fièvre de liberté. Vertigineuse manifestation, Amiel y retrouve d'anciens professeurs qu'il avait perdus de vue. Depuis le trottoir, il entre quelques instants dans le flot et il parle avec eux, comme si c'était une retrouvaille au paradis, il y a aussi les parents de quelques camarades, il y a le partage, c'est une ivresse mais Amiel reste mélancolique.

Amiel a su que le mouvement du 22 mars avait pour projet de conduire les manifestants de Denfert-Rochereau au Champ-de-Mars pour y organiser un grand forum de discussion. Le service d'ordre de la CGT a fait tout son possible pour empêcher ces rencontres et a réussi ! Amiel sent de plus en plus la distance entre les gens et certaines organisations syndicales, il est triste et heureux à la fois.

Puis ce fut le retour à Nanterre, les discussions et les discussions, les commissions et les rencontres, les échanges, les conflits et le désir d'écouter la parole de l'interlocuteur. Commencer par balayer devant sa porte, et donc essayer de donner les matériaux pour un enseignement plus respectueux de chacun. Comment ? Par le dialogue, par l'usage de l'esprit critique, par des missions confiées aux étudiants, par l'interdisciplinarité, par la confiance réciproque. Et chacun d'entrer dans les précisions qui lui semblaient essentielles. Certains enseignants étaient là, et c'était une surprise de les découvrir ou de découvrir que la conjoncture les montrait défaits des préventions qu'on leur croyait.

Palabres sur l'aliénation, grandes concertations sur l'idée d'enracinement : comment concilier liberté et insertion dans une structure sociale particulière ? Impossible de ne pas avoir de racines, impossible de prôner le déracinement, impossible de s'enfermer dans un cadre rigide, il fallait réfléchir à un enracinement propre à favoriser l'épanouissement et la diversité. Amiel en avait beaucoup parlé avec Margerin, étudiant dans un autre département de la faculté, qu'il ne connaissait pas auparavant, c'était très fructueux.

Les étudiants de l'UEC, Union des Étudiants Communistes, arpentaient eux aussi les couloirs de la faculté. Que de conflits publics entre leurs responsables et des membres du Mouvement du 22 mars ! L'accord était inenvisageable... Il arrivait à Amiel d'éprouver de la lassitude à être cerné par les nombreuses affiches dont ces jeunes communistes couvraient les murs : quoi de plus simple que de tirer sur elles juste après qu'elles avaient été collées, et de les laisser pendre et tomber d'elles-mêmes ? Il s'y appliquait avec persévérance, ce qui n'était pas toujours du goût des colleurs...

Les grands amphithéâtres étaient ouverts, et lorsqu'aucune activité directement politique ne s'y tenait, chacun pouvait aller y discuter, ou s'y reposer, ou encore profiter du grand piano de concert qui, tiré des coulisses, avait été installé sur la scène. Amiel aimait à se mettre au piano pour se laisser aller à des mélodies d'amateur totalement incapable de dire ce qu'il faisait, c'était répétitif, sans aucune technique, sans aucune vélocité, sans

organisation, cela pouvait durer des heures, ce n'est même pas qu'il s'écoutait, il se laissait entraîner dans un flux qui portait sa vie, qui était sa vie, dérisoire mais chantante mais chantée. Parfois, des gens passaient dans l'amphi, probablement surpris de cette impudique performance au piano d'un non-pianiste, comme si Amiel parlait avec ces notes fragiles, pouvait enfin parler, pouvait aller très loin en lui-même, hors de tout narcissisme. Un jour, Marie écoutait avec curiosité ce drôle de jeu qui n'était pas du piano et, quand Amiel eut enfin délaissé le clavier, elle lui souffla : « Tu sais que des gens t'écoutaient, qu'ils t'ont écouté plus d'une heure, tu sais, il y avait un petit groupe, il y avait le prof d'esthétique, tu sais Mikel Dufrenne, il avait l'air fasciné. » Amiel est tellement surpris, il se dit que ce doit être un effet lié à la situation particulière. Quelques jours après, des vandales venus de l'extérieur, peut-être de la cité des gendarmes qui, avec les bidonvilles, était l'autre composante du paysage humain de ce quartier de Nanterre, avaient d'abord commencé à arracher l'ivoire des touches, puis les avaient arrachées, et avaient continué à détériorer le mécanisme, et plus personne ne put faire vivre ce piano. Amiel en était si triste...

Poème d'Amiel, mai 1968 :

*Une frileuse après-midi
Derrière les tentures et les rideaux
Lorsque les souvenirs Lorsque les choses n'ont été que pour être des souvenirs
Dans les rues les passants parlent bas parce qu'il faut parler au plus près
Puis cherchent leur chemin
N'abandonnent pas la conversation engagée
Il faut presque fermer les yeux pour entendre*

Entre le 14 et le 17 mai s'installe la grève générale : le pays est bloqué, les rues deviennent paisibles, les voitures ne vont plus pouvoir rouler. Les contestataires installent au théâtre de l'Odéon une discussion permanente. Amiel le sait mais il n'y va pas, car il y a tellement à besogner à Nanterre dans les nombreuses commissions pédagogiques. Il n'a pas envie de se disperser, les enjeux sont trop importants, il y a urgence à réfléchir sur des objectifs qu'on peut cerner, c'est sans doute là qu'on peut être le plus utile, le plus utopique et le plus sérieux. Il se souvient que, lorsque la faculté avait été fermée, ils avaient déjà commencé à discuter sur les pelouses, c'était bucolique et sérieux...

Font leur apparition sur les murs les affiches de l'atelier des Beaux-Arts, une couleur imprimée sur le blanc du papier, des images comme des mots déclamés avec rudesse, sans demi-mesure, sans compromission, c'est du pochoir imprimé, de l'ombre chinoise fixée. De Gaulle avait cru faire un bon mot en taxant de « chienlit » ceux qui s'opposaient à son monde, l'affiche répond tout simplement : « La chienlit, c'est lui ! », et au-dessus de ces mots, une forme blanche bien reconnaissable à la tête de profil avec képi et grand nez, les bras écartés à la manière égyptienne. Ce ne sont pas des mots qui lui sont directement adressés puisque la phrase est à la troisième personne, on ne peut pas, on n'a pas à parler avec lui, on parle de lui comme d'un dissemblable absolu. Sur une autre affiche, le texte « La lutte continue » s'accompagne d'une usine avec toits en dents de scie et cheminée : un archétype de l'usine, mais la cheminée prend la forme d'un bras et, au lieu de fumée, en sort le poing fermé de la lutte. La lutte comme émanation immédiate de la condition ouvrière. L'image agit comme des mots abrupts, tellement abrupts qu'ils portent l'implacable sentiment d'un réel qu'il faut absolument abattre. La force industrielle se transforme, par les subterfuges de la conscience et de l'art, en force de la lutte.

Le 15 ou le 16 mai, court le bruit d'une tentative étudiante d'occuper la maison de la Radio, siège de l'ORTF, l'Office de radiodiffusion-télévision française. Puisque l'ORTF est alors totalement soumis aux volontés du pouvoir et que l'information y est intégralement, sans la moindre pudeur, contrôlée, en prendre les rênes serait une

manœuvre radicale qui pourrait avoir une influence décisive sur l'opinion. C'est tentant, cela semble à portée de main. Mais visiblement, le pouvoir ne le permettrait pas, il est prêt à faire usage de la force militaire et à faire tirer sur les éventuels assaillants. Georges Pompidou le dit expressément le 16 mai au soir. Le hasard des relations fait qu'Amiel et ses amis ont eu des renseignements précis sur l'intervention militaire envisagée par le pouvoir, ils sont révoltés par cette éventualité, ils feraient tout pour éviter ce bain de sang, ils se démènent comme ils peuvent, vont au siège de l'UNEF, rencontrent plusieurs responsables qui les écoutent, ils ont bien conscience de ne rien représenter mais ils s'en seraient voulu de ne pas tenter quelque chose. L'assaut ne se fera d'ailleurs pas. Quant aux journalistes qui, peu après, choisiront de mettre en cause l'organisation de l'ORTF, ils seront limogés.

Un jour, Amiel avait emprunté une voiture pour venir plus facilement à Nanterre. En repartant, il avait pris en stop Cohn-Bendit qui repartait avec une jeune fille vers la porte de la Chapelle. Il ne le connaissait pas personnellement. Cohn-Bendit était étonnamment silencieux, Amiel comprit qu'il se méfiait : c'était en même temps désagréable pour lui mais aussi réconfortant, cela voulait dire que Cohn-Bendit prenait des précautions, une manière d'assumer les responsabilités qui étaient objectivement les siennes. Amiel en était soulagé, lui qui n'avait absolument aucun talent politique était bien heureux que le principal représentant des étudiants soit conscient de sa fonction. Le 21, Cohn-Bendit va en province, le 22 en Allemagne, il y est certainement utile. Le 22 mai, il est interdit de séjour ; bien que né en France, il avait pris la nationalité allemande pour des raisons pratiques. Il passe clandestinement la frontière, revient en France, et fait une apparition à la Sorbonne le 28, mais ce n'est pas un retour réel. Son absence dans le bastion parisien est certainement malheureuse : sa vivacité, sa présence d'esprit, son sens de la riposte adaptée, son charisme, ses qualités d'orateur ne sont compensés par personne, ni par Jacques Sauvageot, le séduisant mais pâle responsable de l'UNEF, ni par Alain Geismar, le très excité responsable du SNESUP. Et quant aux chefs trotskistes ou maoïstes, ils sont trop impliqués dans leurs appareils respectifs pour pouvoir mener une action globale. Ce qui signifie que, cette absence s'additionnant à la montée en puissance de la grève nationale, ce sont les responsables syndicaux qui vont occuper les devants de la scène et devenir les interlocuteurs uniques du pouvoir. Leurs motivations sont fort éloignées de celles des étudiants, mais, une sorte de contagion entre la base et les étudiants étant possible, ils la craignent, ils font tout pour l'empêcher ou au moins la limiter : ils ont finalement réussi. Amiel avait une conscience de plus en plus précise de ces réalités qui le dépassaient, il ne voyait pas comment adopter une attitude efficace face à elles. Il en était désespéré. Il se disait que travailler modestement dans le cadre qu'il connaissait, à la faculté et sur les questions d'enseignement, était sa seule modalité d'intervention, limitée et sans véritable perspective globale.

Poème d'Amiel, mai 1968 :

*Pour un cher malheur sans nuit
À l'aube des tristesses froides
Et les heures nous en ferons l'autopsie
Il faudrait se pencher et écouter
Et les tentures Il faut plonger les mains dans les tentures funèbres
Il faut ouvrir le coffre interdit
À l'instant de toutes les magies
Et le charme en fut inconnu*

Un autre jour, Étienne prend Amiel dans sa vieille voiture et le raccompagne chez lui en passant par des rues de Nanterre que ni l'un ni l'autre ne connaissent, ils sont un peu perdus et s'arrêtent pour demander leur chemin. La voiture est immobilisée en plein milieu de la chaussée, le chauffeur ouvre brusquement la portière pour descendre, un type en mobylette passait précisément à ce moment, il est rudement jeté au sol, ils sont

affreusement inquiets, mais le type se relève, tout de même bien étourdi. Amiel et Étienne ne savent comment s'excuser, ils sont absolument en tort, le type serait en droit de des accabler, de les insulter, de leur en vouloir d'une éternelle rancune. Il les regarde, leur demande s'ils viennent de la faculté et leur dit que ce n'est rien, qu'il n'a rien, il leur souhaite bonne chance, il est ouvrier à Bezons où il participe à l'occupation de son usine, il allait voir des amis à Nanterre. Amiel et Étienne ont la conscience aiguë qu'ils viennent de vivre une saynète symbolique : deux jeunes étudiants en faute face à une sorte de père ouvrier dont la bienveillance fait éclater les barrières sociales, c'est sans doute aussi une conséquence de la situation particulière mais c'est tellement réconfortant.

Puis Amiel participe à plusieurs manifestations, il le faut, il faut aussi affirmer la possibilité du lien avec le monde du travail. Il se redit les phrases simples et bien enlevées du tract d'un Comité de défense contre la répression, en fait des maoïstes de l'UJCML : oui, les ouvriers ne peuvent qu'en avoir assez de toutes les formes de répression de la bourgeoisie, ils ne peuvent que lutter pour l'abolition d'un capitalisme qui les détruit, ils ne peuvent que sympathiser avec la lutte des étudiants tout en se demandant où cela mène, oui, il faut leur expliquer que les étudiants veulent les rejoindre et que, avec eux, ils pourront mener un combat commun. Mais, à plusieurs reprises, Amiel est épouvanté par la violence des affrontements dans les rues, il a le sentiment que les enjeux sont passés au second plan, et que c'est la confrontation la plus brutale qui est recherchée, parfois avec une sorte de jubilation pour laquelle il ressent de la répulsion. Il lui arrive même un soir de quitter la manifestation et d'aller avec Étienne chez un ami qui habitait au centre de Paris, avec le sentiment du ratage inéluctable : comment faire pour ne pas abandonner ?

Le 24 mai commencent les négociations de Grenelle entre le gouvernement, les syndicats et le patronat : c'est bien mais c'est tellement autre chose que ce qui avait été entrepris... Et surprise, le 27, les ouvriers des principales entreprises votent contre ces accords : ils n'y retrouvent pas leurs aspirations, ils ne s'y retrouvent pas. C'est un événement sans suite politique mais capital. Beaucoup plus important que les diverses prises de position de la gauche y compris au stade Charléty. Plus important que les pitoyables revirements du pauvre ministre de l'Éducation nationale. Plus important que les diverses tentatives de récupération.

Le mercredi 29 mai, on apprend que le conseil des ministres a été ajourné, puis que le président de la République n'est plus à Paris : le pouvoir serait-il vacant ? Amiel s'amuse à comparer l'absence du président et celle de Cohn-Bendit. Le président était peut-être las de ne plus trouver en face de lui l'assentiment qu'il pensait rencontrer dans la population ; Cohn-Bendit n'avait peut-être pas le désir d'assumer les responsabilités énormes que réclamait la situation, il ne voulait sans doute pas être l'objet d'un tel assentiment chez ceux qui lui avaient accordé leur confiance. L'un ne se sentait plus soutenu, l'autre était effrayé du soutien dont il était l'objet. Quelle tristesse !

Dès le lendemain, dès le 30 mai, en pleine après-midi, Amiel, comme tant d'autres, entend le discours radiodiffusé du président de la République. Il l'entend dans les couloirs de Nanterre. De Gaulle est visiblement très remonté, il a retrouvé des accents carrément militaires, il se dit prêt à exercer le pouvoir autrement s'il le faut, c'est-à-dire, si on traduit ses propos transparents : avec le soutien de l'armée. Il n'est pas difficile de comprendre que son escapade de la veille a dû le conduire auprès des chefs d'armée à qui il a posé la question de confiance : me soutiendrez-vous militairement ? Il a eu sa réponse : c'était oui. Celui qu'on vient d'entendre a repris la posture d'un général d'active, et qui ne fera pas de quartier ! C'est ainsi qu'il a donné suite aux aspirations des jeunes et des ouvriers qui ont refusé les accords de Grenelle : quelle tristesse ! Le même jour, est organisée la grande manifestation hétéroclite de soutien à de Gaulle, sur les Champs-Élysées, on y entend, parmi d'autres, un beau slogan : « Cohn-Bendit à

Dachau ! », ce qui complète très bien : « La France au Français ! » Dans les premiers jours de juin, la grève commence à s'étioiler.

Le 10 juin, le jeune lycéen Gilles Tautin, venu à la manifestation de soutien aux ouvriers de Renault-Flins est poursuivi par les forces de police, il se noie dans la Seine et meurt. On dit que les policiers n'ont rien fait pour le sortir de l'eau, bien au contraire. Le 15 juin, Amiel va à l'enterrement, c'est un cortège silencieux. Le silence général rejoint son désir de silence, il se sent en accord avec ceux qui l'entourent. Plusieurs ouvriers trouvent aussi la mort en province, au cours de manifestations durement réprimées.

Les étudiants de Nanterre organisent des élections dans chaque section, une vaine effervescence se poursuit, il n'est pas possible d'arrêter en une seconde une machine emballée. Amiel veut jouer le jeu : ouverture culturelle, liberté d'expression, mixité, révocabilité, il ne peut que dire son accord avec ces grandes causes. Et il se met en devoir de construire un programme qui rende possible et la vie du département de Grec et le pouvoir accordé à chacun, c'est un système compliqué de croisements de commissions, c'est de l'anarchie pratique, il est très fier d'avoir réussi à mettre sur pied cette apparente aporie. Soutenu, il est vrai, par un petit groupe d'amis, Albert, Bertrand, Édouard, Marie et Françoise, soutenu aussi par ceux qui portaient les couleurs d'une autre liste. Il sera élu ! Il prêche avec enthousiasme pour la vie dans les études classiques, il veut faire partager ses goûts et ouvrir les arcanes du grec ancien, la directrice du département, connue ensuite pour ses accointances avec l'organisation policière, voudrait l'écraser de son mépris, elle oppose son « esprit concret » à « l'esprit abstrait » d'un type bien mis, venu d'on ne sait quelle organisation d'extrême droite et qu'on n'avait jamais vu à la faculté. C'est dérisoire mais instructif. Puis Amiel continuera à travailler avec ardeur au Comité d'Action de son département, il est et veut rester un « inorganisé ».

Tellement plus importantes, les élections législatives de la fin-juin qui donnent une majorité écrasante au pouvoir : c'est la fin.

Poème d'Amiel, Juin 1968 :

Histoire

Mémoire

Et mort

Aux alentours de tant de plaisirs

Aux jours de l'été

C'est une histoire de soleil qui ne se couchait plus

Les mots mêmes en ont disparu

Pourquoi sourire aux attentes sans hiers

Dire mon histoire

Prendre le bon chemin et dire mon histoire

Attendre les mots Savoir ma mémoire Donner ce que je sais

Aux alentours de tant de plaisirs

À l'éternité

Aux choses qui n'oublient pas

À l'aurore des folies funèbres

À mes mains qui voudront s'agripper

À toutes les choses flétries

Il y a eu de la terre dans mes doigts

La belle terre froide

À la gorge c'est rude

*Aux abords des dernières nuits
Il y a les charmes délaissés
Les champs stériles
Un cœur sans parfum
Une chair sans saveur
Et les souvenirs fades des honteux égarements*

*L'aube est interdite
Elle est trop belle
Farouche vie des temps anciens Je te retrouve
Je me mets à caresser les profonds hiers
Et vacillent les pensées Le temps est tortueux
Les rues sont dangereuses Mon chemin je l'ai perdu*

Après la fin, la vie continue, les troubles sociaux se poursuivent avec plus ou moins de virulence, la guerre du Vietnam ne perd pas en intensité, le «socialisme à visage humain» de Dubcek, en Tchécoslovaquie, est violemment interrompu par Moscou, et, de son petit côté, Amiel poursuit ses études à Nanterre. Une péripétie à la faculté, quelques mois plus tard : le nouveau gouvernement a trouvé pertinent de tenter d'étouffer toute velléité de contestation étudiante dans l'œuf, il a donc installé sur le site même de la faculté une escouade de gros bras, pompeusement dénommés « huissiers du rectorat », plus justement « appariteurs musclés », plus sûrement petits truands auxiliaires de police. D'abord très voyants, ils sont ensuite logés dans les sous-sols où, s'ennuyant certainement beaucoup, ils se laissent entraîner sur la mauvaise pente de la bouteille... Le vendredi 31 janvier 1969, les forces de police encerclent curieusement la faculté et bloquent toutes les entrées. Certains étudiants voient d'un mauvais œil cette nouvelle modalité d'enseignement sous surveillance policière, Amiel est de ceux-là et, toujours aussi naïf, aussi moralisateur et aussi respectueux, il prie son enseignant de permettre aux étudiants qui ne peuvent supporter de travailler dans ces conditions inhabituelles de quitter le cours. L'enseignant, gêné lui-même par la situation, est soulagé de pouvoir donner un accord qui l'arrange. Amiel sort, peu importe les détails, il se retrouve coincé entre gros bras à l'intérieur et policiers derrière les portes, il est comme une trentaine d'autres, attrapé. Ils se retrouvent tous dans le bâtiment administratif, tout près du bureau du doyen, véritable relais du dispositif répressif à ce moment. Ils sont à la merci de ces loques avinées et sont en fait soulagés lorsqu'ils se retrouvent dans les cars de police. Premier commissariat, deuxième commissariat dans le XVI^e arrondissement, rue de la Faisanderie, près du bois de Boulogne, cave, carrelage en faïence blanche jusque très haut, tuyaux d'eau par terre, souvenirs édifiants de la guerre d'Algérie mais visiblement toujours en service, un témoin vient reconnaître les jeunes, il est costumé de frais, un appariteur endimanché, il en reconnaît certains, les policiers lui montrent discrètement des photographies. Puis, ne pas répondre à l'interrogatoire, certains inspecteurs semblent ne pas croire eux-mêmes à ce qu'ils font...

Départ dans la nuit, en fourgon, dans Paris la nuit, gyrophares et sirènes à nouveau ! Par les grilles du fourgon, Amiel aperçoit les quais et la Seine, une tourelle, une porte et la cour intérieure, il a senti le passage brusque du quai à la cour : bien sûr, ce sont les tours de la Conciergerie. Amiel entre dans le moyen âge interdit, le bruit des gonds et des grilles à côté des tours, le mythe d'une coercition implacable. Le dépôt, d'abord une grande salle à colonnes, les formalités, laisser tout ce qui peut être dangereux, la routine bien connue, les photographies d'identité judiciaire et les autres gadgets anthropométriques, puis la cellule avec plusieurs inconnus, promiscuité, impossible de dormir, de toute manière il n'y a pas de quoi, lumière blafarde tout le temps, longues discussions avec les autres détenus, c'est très intéressant, très éclairant : certains sont en grand danger, ce n'est pas la « souricière » —c'est le nom familier du dépôt— qui les

tracasse mais ce qui va leur tomber dessus après. Amiel s'y est fait des amis pour la vie quand même il ne les reverrait jamais...

Long cheminement dans les couloirs souterrains qui mènent du dépôt au Palais de Justice, menottes aux poignets, ne pas tirer sur les menottes, puis c'est l'arrivée dans le cabinet du juge d'instruction, Amiel est heureux d'y retrouver un avocat qu'il connaît. Le juge est courtois, homme du monde, Amiel est épuisé de n'avoir pas dormi, épuisé par la tension nerveuse, il a du mal à articuler quelques mots : il en a conscience et a conscience du déséquilibre entre le juge et lui, il ne se sent pas en possession de toutes ses facultés humaines, il répond mal aux accusations ridicules dont il est l'objet. Inculpation mais mise en liberté, retourner à la souricière pour récupérer les affaires qu'Amiel avait laissées au « vestiaire » : montre, lunettes, lacets, portefeuille et *Manuscrits de 1844* prêtés par Grandgilles, dernier contact avec les gardiens, peu agréable. « Si ça ne tenait qu'à moi, tu ne sortirais pas, tu irais en tôle, et si je te retrouve... » Amiel ne répond rien, remonte les escaliers, n'a pas à repasser par la grande salle et se retrouve dans la cour. La porte depuis l'intérieur, une petite porte sur le côté, il est sur le quai où l'attend son avocat qui le ramène chez lui, il est libre donc. Après ce long temps qu'il ne sait même pas mesurer et qu'il a passé complètement contraint, il sent le monde environnant comme un espace ouvert. La voiture file dans la nuit, dans les rues, dans les avenues, dans les boulevards, c'est une sorte d'immense manège ou de grand huit, montagnes russes libérées de leurs rails, il y a une jubilation, une extase qui se répète, qui se répète, qui devient presque insupportable, qui monte à la tête, Amiel en est étourdi, silencieux à côté de celui qui le conduit. Amiel déteste cette sensation : c'est parce qu'il a été incarcéré qu'il a cette incroyable impression de liberté, mais non, il ne faut pas ! Il ne s'est jamais senti aussi assujéti à l'aliénation, il faut éprouver librement la liberté, il faut dépasser le jeu des contraires, il faut cheminer dans l'ordre d'une progression positive, se dit-il sentencieusement.

Bien des années plus tard, Amiel fait une émission radiophonique sur la photographie d'identité judiciaire et son inventeur Alphonse Bertillon, Amiel avait toujours été étonné que cet homme apparemment aussi intègre ait pu devenir un antidreyfusard violent et compulsif, il voulait comprendre. Les services de l'identité judiciaire se trouvent au 3 quai de l'Horloge, l'adresse de la souricière ! Ce sera un pèlerinage : les mêmes tours, la même porte, la même entrée du dépôt, mais, cette fois, le commissaire qui est venu l'accueillir l'amène de l'autre côté de la cour, à l'étage. Sur le quai, la porte grinçante pouvait donc amener ailleurs, pouvait l'amener ailleurs, lui qui n'avait connu que le repaire des cellules. Maintenant, il connaît les deux côtés, la porte est devenue pour ainsi dire une amie. Car il ne s'agissait pas de seulement passer du dehors au dedans mais d'expérimenter qu'il y avait plusieurs dedans, plusieurs dehors et tellement de combinaisons possibles de leurs étranges relations.

Se peint aux yeux d'Amiel l'église Saint-Germain-des-Prés, elle lui vient à l'esprit, cette église en rêve, l'église et ses spectres, des hommes et des femmes aux vêtements très colorés entrent et sortent dans la chapelle de la Vierge, ils sont désorientés car la chapelle n'existe plus, car le portail en a été transporté dans le jardin des Thermes, car il n'est plus dans le jardin, car il a été placé à l'intérieur du musée de Cluny, mais Amiel revoit le portail dans le jardin tel qu'il l'apercevait un jour de mai 1968, il revoit les hommes et les femmes d'un autre temps, il voit les spectres qui passent et repassent le seuil sans savoir où ils vont, et il se remémore que, depuis longtemps, il aimait bien le franchir, il aimait se glisser sous les voussures, frôler le pilier central, il aimait bien passer de l'autre côté tout en restant dans le jardin, puisque c'était un portail tout seul, n'ouvrant sur aucun intérieur : passer dans un sens, passer dans l'autre et rester dehors. Ce portail est pire qu'une ruine, portail orphelin de sa fonction, quelle désolation ! Mais ses ornements sont si délicats, replis de pierre et arabesques d'ombre et de lumière, jointures fines et déliées, anfractuosités infiltrées de dentelures, piège forçant à la contemplation, comme si colonnes et moulurations, portées sur du vide dans le jeu subtil du clair-obscur et du trop-plein spatial qui s'interpénètrent, s'étaient mises à

produire un étrange chatolement... Amiel se disait souvent que, passant sous le portail, il passait d'un vide à l'autre et que cet agissement réitéré n'était pas si éloigné des étranges apparences du portail, un portail qui n'ouvre sur rien et qui semble avoir pour support le vide, stricte incitation à une forme très pénétrante de pensée. Lorsque la quête de l'objet tangible et pesant qu'est une clef est devenue fort inutile puisque le modèle idéal de tout portail ne peut qu'être démunie de porte et de serrure...

Poème d'Amiel, juillet 1968 :

*Surprise Oh les choses sérieuses
J'ai fait un bûcher de toutes les larmes
J'ai construit un grand cercueil Nul ne le trouvera*

*Et dans les siècles qui suivirent
Un philosophe aux doigts crochus
Un mort sans âme
Un poète sanguinolent
Je cherchais en vain les coquelicots*

*Un matin monumental
Je mis un point à la fin de mon testament
J'ai construit un grand cercueil Nul ne le trouvera*